

## Préface

**R**ochus Misch est le dernier. L'ultime survivant de la garde rapprochée d'Adolf Hitler. Le dernier soldat à avoir quitté le bunker du Führer le 2 mai 1945, le jour où l'Armée rouge s'empare de la capitale du III<sup>e</sup> Reich en ruine. Un des rares témoins à avoir vu les corps inertes du dictateur et de sa compagne, Eva Braun, recroquevillés sur un canapé dans leur cercueil de béton et d'acier. Le SS de vingt-sept ans à qui Joseph Goebbels, ministre de la Propagande, s'est adressé quelques minutes avant de se suicider à son tour.

Aujourd'hui, Rochus Misch accepte de se raconter, de prendre le temps pour retrouver son passé marqué par la tragédie allemande du XX<sup>e</sup> siècle. Il est prêt. D'accord pour revenir sur sa vie et livrer dans le détail ses souvenirs pour la première fois dans un ouvrage qui portera son nom. Ce récit, cette histoire telle qu'il l'assume, constitue le document qui suit. Il est le résultat d'un travail de plusieurs mois. Un exercice délicat fait de retours sur le passé, un cheminement difficile

## *Rochus Misch*

aussi, parfois pénible et très souvent accablant d'un vieil homme qui n'a de cesse de cultiver seul le jardin de sa mémoire en prenant soin d'écarter les mauvaises pensées.

Ma première rencontre remonte à la fin 2004, chez lui, dans son pavillon berlinois. J'étais venu afin d'écrire son portrait dans le quotidien *Le Monde* pour lequel je travaille. À l'époque, *La Chute*, film à grand spectacle consacré aux dernières heures du Führer, venait juste de sortir dans les salles de cinéma et s'apprêtait à traverser le Rhin pour être projeté en France. Rochus Misch avait déjà fait parler de lui, d'abord dans les médias locaux, ceux de Berlin, puis un peu partout en Allemagne où il fut présenté à la fois comme ce « témoin exclusif », ce « citoyen ordinaire » dont le destin ne donnait pas lieu à polémique.

À l'heure dite, Rochus Misch était là, debout, raide même, dans l'embrasement de sa porte. Sa poignée de main était ferme, presque inquiétante. Ses épaules encore larges. Et puis il y avait ce regard, qui se pose et fixe aussi longtemps qu'il le faut. Dans le salon, la lumière était faible. La télévision éteinte. Les cheveux blancs, le gilet en laine à moitié boutonné donnaient à cet ancien garde du corps d'Hitler des allures de retraité sans histoire.

L'entretien dura plusieurs heures. Rochus Misch était seul avec une boîte à chaussures posée sur la table contenant des photos du dictateur, de ses proches, de son chien. Des piles de lettres aussi posées çà et là par

## *J'étais garde du corps d'Hitler*

dizaines, par centaines. Le téléphone n'arrêtait pas de sonner. Des journalistes de la presse écrite, des équipes de télévisions allemandes ou étrangères, des étudiants aussi, qui avaient trouvé son numéro dans l'annuaire. Lui ne s'en plaignait pas. Il semblait même savourer le moment, profiter de cette notoriété tardive après avoir été un habitué des notes de bas de page dans les ouvrages spécialisés.

Dans *Die Katakombe* (Éd. Rororo, 1975), un des textes de référence sur les derniers instants du nazisme, Uwe Bahnsen et James P. O'Donnell l'avaient décrit comme « un des témoins oculaires les plus importants parmi les “petites gens” qui entouraient Hitler [...], un des témoins fiables du bunker ». À le voir ainsi installé dans son salon, Rochus Misch donnait l'impression d'être ce jour-là un personnage singulier, cet unique survivant encore capable de prêter un visage à cette période si particulière de l'histoire allemande. Un visage bien vivant, le sien.

Pour les besoins de ce livre, les rencontres se sont multipliées à intervalles plus ou moins réguliers tout au long de la deuxième moitié de l'année 2005. Le texte qui en découle est moins l'histoire intime du dictateur nazi que celle d'un homme, d'un individu ordinaire qui s'est retrouvé aux côtés du pire chef d'État des temps modernes. Rochus Misch n'était pas idéologue, ni membre du parti nazi. Il a suivi le Führer, comme beaucoup d'autres. Orphelin de père et de mère, Misch s'est adapté aux aléas de son existence, des contingences de

### *Rochus Misch*

la vie quotidienne. Un être dévoué. Au Führer, comme à Gerda, sa femme militante sociale-démocrate avec laquelle il affirme ne s'être jamais disputé.

C'est en l'écoutant aujourd'hui, avec ses faiblesses, ses moments de silence, son absence vertigineuse de doute et de remise en question que l'on mesure comment le nazisme a pu s'installer et se développer, comment un Hitler a pu séduire les foules et son entourage. Misch est une succession de petites histoires, fascinantes et ignobles, mais qui éclairent largement l'Histoire, la grande. Aucune de ses « anecdotes » ne s'impose, mais elles offrent d'irremplaçables éléments pour comprendre les logiques qui ont nourri et animé cet État totalitaire.

Cet homme a servi un régime criminel sans avoir participé directement aux actions meurtrières des nazis. Cela ne l'excuse pas, mais permet d'avoir une autre vision que celle manichéenne, polarisée en noir et blanc, qui oppose salaud national-socialiste et héros antifasciste. Misch s'est retrouvé au cœur du pouvoir sans en faire partie. Toujours debout, les mains dans le dos, il était dans l'angle mort du système. Ni trop proche ni trop loin, ce jeune SS était tenu à distance, mais toujours disponible au moindre claquement de doigts.

Aucun tyran ne peut se passer de collaborateurs, et de collaborateurs nombreux. À écouter Misch, on pense à ce conformisme de groupe, à cette obéissance collective qu'il faut bien appeler adhésion et dont l'historien Christopher R. Browning a minutieusement révélé les mécanismes dans *Des hommes ordinaires* (Les Belles

*J'étais garde du corps d'Hitler*

Lettres, 1994). Misch, comme tant d'autres, a essayé de toutes ses forces de ne pas rompre les liens de camaraderie qui constituaient son monde social. Il a tout fait, comme tant d'autres, pour se conformer aux normes de sa communauté immédiate (le commando) et de la société en général (l'Allemagne nazie).

À travers ses mots, on devine la force du devoir d'obéissance inculqué aux enfants, cette vertu prussienne par excellence empreinte d'autoritarisme et dont il révèle les contours lorsqu'il évoque le souvenir de son grand-père. Pendant les cinq années passées auprès d'Hitler, Misch ne retiendra pratiquement rien des dépêches et nouvelles qu'il tient dans les mains. Il mémoriserà très peu les conversations téléphoniques qu'il transmet. Il ne posera pas de questions, ne demandera rien ou presque. Misch a appris à ne pas voir, à ne pas entendre. Il œuvra dans son coin, à sa place, tout en apportant jour après jour sa petite pierre à l'édifice nazi. Il le répète : « J'ai fait mon travail correctement, c'est tout. » Un travail ordinaire dans un lieu de travail ordinaire avec un patron ordinaire.

Traudl Junge – la secrétaire qui avait tapé le testament du Führer – est morte en 2002. Elle déclarait dans un documentaire d'André Heller qu'Hitler « était un véritable criminel », mais qu'elle ne l'avait pas remarqué, « comme des millions d'autres personnes ». Misch, lui aussi, se trouvait au cœur de toutes les informations qui parvenaient à la tête de l'État nazi. Mais il n'a rien vu ou voulu voir. Il n'a rien su parce qu'il a détourné

*Rochus Misch*

les yeux. Pas question, même aujourd'hui, d'admettre qu'Hitler est un meurtrier. Impossible pour lui d'accepter une quelconque culpabilité. « C'était mon chef, explique-t-il. Avec moi, il était attentionné et gentil. »

Tout est là pourtant, en pointillé : les crimes commis par celui que l'on sert, le refus de savoir et les silences coupables. Dans *Les Naufragés et les Rescapés* (Gallimard, 1989), Primo Levi écrit que plus les éléments s'éloignent, plus s'accroît et se perfectionne la construction de la vérité qui arrange. Misch, quatre-vingt-huit ans, en est là. Ses « je ne sais pas » et « je ne me souviens pas » paraissent comme fossilisés, figés dans la formule. Sa parole est froide, sans émotion, presque lisse. Elle est celle d'un témoin oculaire, mais sans profondeur de champ. Un monstre d'innocence et d'aveuglement.

Nicolas BOURCIER  
Paris, le 12 février 2006

**J**e m'appelle Rochus Misch. J'ai quatre-vingt-huit ans et habite une petite maison de Rudow, un quartier résidentiel de Berlin. Je suis seul. Ma femme Gerda est décédée il y a six ans d'une longue maladie. Notre fille ne veut plus me voir. Parfois, elle appelle pour mon anniversaire. C'est tout. Aujourd'hui, je veux témoigner, faire le récit de ma vie, raconter dans le détail et autant que le permet ma mémoire comment un jeune homme de vingt-trois ans comme moi s'est retrouvé à passer cinq années auprès d'Hitler, de mai 1940 jusqu'à son suicide, le 30 avril 1945.

Jour et nuit, j'ai fait partie, pendant toutes ces années, de la garde rapprochée du Führer, un petit groupe de gardes du corps composé d'une vingtaine d'hommes et appelé Begleitkommando Adolf Hitler. Cinq années de guerre pendant lesquelles j'ai veillé à sa sécurité, transmis les dépêches, les lettres et les journaux, travaillé aussi en tant que téléphoniste dans la chancellerie et dans les dernières semaines dans le bunker

### *Rochus Misch*

personnel de celui que les plus anciens d'entre nous appelaient le « chef ».

Je ne participais pas aux discussions entre le Führer et les dignitaires du régime nazi. Mon rôle était de rester à tout moment disponible, mais en retrait, toujours dans l'ombre. J'ai vécu la guerre aux premières loges, debout, placé au cœur du pouvoir sans en faire partie. C'est là, au Berghof, le chalet alpin d'Hitler situé près de Berchtesgaden, à Berlin ou encore dans les différents quartiers généraux qu'il s'était fait construire un peu partout en Allemagne et en Europe que j'ai saisi des conversations, entendu des paroles indiscrettes derrière une porte, fait le point avec d'autres camarades sur les événements en cours.

Pendant toute cette période passée dans le sillage du Führer et les années qui ont suivi l'effondrement du III<sup>e</sup> Reich, je n'ai jamais rédigé de notes. Rien. Excepté un court texte écrit dans l'immédiate après-guerre et dans lequel j'ai voulu témoigner sur les conditions difficiles de ma captivité en Union soviétique.

Depuis la mort en octobre 2004 d'Otto Günsche, l'aide de camp d'Hitler, je suis le seul survivant de ce petit cercle qui entourait quotidiennement le Führer. Je n'en tire aucune fierté. Je pense avoir fait mon travail de soldat correctement, ni plus ni moins.

Je n'ai pas été membre du NSDAP, le Parti national-socialiste allemand. Je n'ai pas fait partie des Jeunesses hitlériennes (*Hitlerjugend*). Je n'avais pas non plus le livre *Mein Kampf* à la maison, je ne l'ai d'ailleurs jamais

*J'étais garde du corps d'Hitler*

lu. Pour essayer de comprendre comment j'en suis arrivé là, il me faut revenir en arrière, remonter le fil de mon histoire, bien avant ce jour du mois de mai 1940, lorsqu'un de mes supérieurs me présenta pour la première fois à Hitler en personne, chez lui, dans une des pièces de ses appartements privés de la chancellerie.